

Une société à l'état naissant

Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, 396 pages.

André Vachon

Volume 36, numéro 1 (211), février 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32086ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vachon, A. (1994). Compte rendu de [Une société à l'état naissant / Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, 396 pages.] *Liberté*, 36(1), 190–199.

ESSAI

ANDRÉ VACHON

UNE SOCIÉTÉ À L'ÉTAT NAISSANT

Fernand Dumont, Genèse de la société québécoise, Montréal, Boréal, 1993, 396 pages.

Il existe peu d'ouvrages didactiques qui, comme le nouveau livre de Fernand Dumont, commandent immédiatement la relecture. Et rares sont ceux qui auront bénéficié d'une aussi étroite collaboration entre l'auteur et son éditeur — du moins au Québec, par ces temps de flou extrême de la pensée et de son expression écrite. L'équipe du Boréal a en effet cherché et réussi à présenter l'ouvrage d'une manière qui en augmente considérablement la lisibilité. Et l'on peut s'étonner que cette vaste synthèse, pourtant le fruit d'une très longue réflexion, soit d'une lecture relativement aisée. Le recours constant à l'italique y est pour beaucoup, qui donne un air de famille à des mots tels que *peuple, nation, identité, représentation, référence, idéologie, mythe*, arrête l'œil à point nommé, sur autant de termes solidement reliés les uns aux autres et fournissant l'armature conceptuelle de l'exposé.

Il n'en fallait pas moins pour rassurer le lecteur, celui-ci ayant été invité d'entrée de jeu à affronter la question de l'Origine. Aventure certes exaltante ; mais aussi la plus rude des expériences, surtout pour des

Québécois. Plus d'un refermera le livre sans avoir saisi ce que la vision proposée par Dumont a de neuf, mais aussi de dur, d'impitoyable, même d'inadmissible pour bien des lecteurs, et qui est pourtant la vérité de ce que nous fûmes, de ce que nous sommes, et n'avons jamais cessé d'être. Plus d'un aura l'impression d'avoir simplement revisité, sous la conduite d'un guide sûr, les lieux connus de notre histoire : timide implantation en Acadie ; précaire établissement de la vallée du Saint-Laurent et son mode particulier d'occupation du sol ; traite des fourrures ; expansion démesurée et d'autant fragile vers l'Ouest ; premières luttes ; premiers textes politiques de nos tribuns et journalistes d'avant la Confédération, ceux, parmi bien d'autres, de Papineau et des Rouges, de Viger, de Parent ; premiers textes historiques, ceux de Garneau, de Ferland, de Faillon ; enfin, premiers textes d'imagination signés de Gaspé, Casgrain, Chauveau, Taché, Gérin-Lajoie et de quelques autres qui furent du Mouvement littéraire de 1860.

Là s'arrête l'enquête, qui porte sur l'époque la plus incertaine de notre destin collectif, s'appuie sur des textes forcément peu nombreux, de caractère circonstanciel, le plus souvent maladroits, ambigus presque toujours. L'audace de l'entreprise consiste à les faire parler, ces textes, sans jamais gommer ce qu'ils ont d'hésitant, au plan même de la représentation qu'ils donnent d'une société malgré tout « distincte », et quitte à retrouver, grâce à eux, chez les meilleurs esprits du temps — un Garneau, un Papineau, un Parent —, une vision de notre identité collective infiniment moins claire et cohérente que celle que nous serions tentés de leur prêter.

Car Dumont a fait son profit des travaux de l'historiographie proprement scientifique qui, dans le sillage des Frégault, des Brunet, des Trudel, s'est largement construite *contre* l'histoire façon Lionel Groulx, résolu-

ment optimiste sur le sujet de notre destin comme sur celui de nos origines. Cette « nouvelle histoire » n'est ni optimiste ni pessimiste : elle est quantitative. Elle se veut détachée de son objet. Quantitative, elle l'est au point de s'interdire le plus souvent d'interpréter les données brutes de ses enquêtes : statistiques des naissances et des morts, mouvements de populations, volume des échanges commerciaux, cours des matières premières, des produits manufacturés, des denrées vivrières, etc. Comme si elle redoutait le surgissement inopiné, au beau milieu d'un tableau, entre deux colonnes de chiffres, de l'âme de quoi que ce soit — celle d'une collectivité par exemple. Aussi s'appelle-t-elle volontiers Historiographie : elle se veut descriptive, le beau nom d'histoire étant jugé, du reste avec raison, par trop impur, et certainement ambigu. Histoire, n'est-ce pas d'abord et avant tout, chose racontée ? Et affaire de conteurs ? Aux historiographes, donc, la tâche de chercher, autrement dit : accumuler, compter, classer. À d'autres, censés venir plus tard, toujours plus tard, la tâche d'interpréter, autrement dit : réfléchir. De là peut-être l'absence remarquée de nos intellectuels, des débats publics concernant le caractère original et distinct, à terme, de la société québécoise. Réfléchir c'est en effet rentrer en moi. C'est prendre pour point de départ et point d'appui ce qui maintenant me constitue, ce que maintenant je suis. La réflexion serait donc chose personnelle ? Éternelle question d'étudiant, et qui appelle toujours la même réponse. Eh oui ! Réfléchir c'est prendre au sérieux le pronom *je*, c'est en faire autre chose qu'un substitut de ce pluriel de majesté : *Nous*, spontanément revendiqué par la reine d'Angleterre, le pape, et trop souvent par les chercheurs en herbe.

Réfléchir c'est se compromettre. Et voilà qui rend compte non seulement de la pensée mais aussi de la carrière de Dumont, dont la constante ambition fut

d'exceller dans l'art d'être *lecteur*. Or il n'est point de science de la lecture. La science fournit tout au plus les moyens de débusquer les objets soumis à lecture. Mais quant à celle-ci, elle est, elle demeure toujours artisanale, et c'est à peine si l'on peut dire que l'on *apprend* à lire. L'apprentissage de la lecture, cela se fait sur le tas, cela vient avec le temps. Avec la passion aussi. Une passion volontiers décuplée par la perception d'une urgence, urgence personnelle autant que collective.

« Le pays est redevenu problématique », écrit Dumont, au seuil d'un exposé qui très souvent prendra le contrepied de certitudes soi-disant acquises, depuis ce millésime culte : 1960, et la tranquille Révolution qui s'ensuivit. Le Québec n'est-il pas, comme on dit, entré dans la modernité ? N'est-il pas dès lors promis à un avenir radieux ? Mais justement, et notre lecteur y insiste : plus le Québec se modernise, et plus aussi son identité va tendre à s'effriter. Au regard de celui d'hier, c'est un Québec méconnaissable que celui d'aujourd'hui. La religion ? Elle a depuis longtemps cessé d'être pour nous le centre vivant d'une manière commune de penser, de sentir et de vivre. Avec le temps, les Québécois seraient devenus des Américains, mais assortis d'un je ne sais quoi de spécifique. Une différence, mais laquelle ? La langue, bien sûr. Et il pourrait suffire d'évoquer ici les avatars de la législation linguistique, qui auront ponctué l'histoire politique et culturelle du dernier quart de siècle. Mais ce serait une identité bien exténuée — ce n'est pas moi, c'est Fernand Dumont qui l'écrit — elle serait en tout cas bien mince, l'identité qui aurait la langue « pour seule marque discernable », pour seul et ultime trait distinctif. Fantasma troublant, qui appelle immédiatement son pendant, celui de la dénatalité et de l'immigration. C'en est assez pour faire ressurgir le sentiment d'urgence et justifier le plus ambitieux projet de relecture. Autre-

ment dit : « Lorsque s'effrite l'identité collective, ne faut-il pas se demander par quel processus elle s'était imposée autrefois, revenir à sa genèse, si l'on veut parvenir à une nouvelle conscience de soi ? » (p. 14) Mais cette phrase clé, je n'ai pas saisi d'emblée l'évidence qu'elle semble proposer. Comment, me disais-je, une identité qui a perdu ses points de repère se trouverait-elle confortée par un hypothétique et bien aléatoire retour sur l'origine ? Mais voilà qui pique la curiosité — c'est ainsi que commencent les bons livres — et peut vous décider à suivre l'auteur sur des sentiers qui s'annoncent très soigneusement balisés.

Situation d'urgence, crise d'identité, elles sont là certainement au lendemain des soulèvements de 1837-1838 et du rapport Durham. C'est en toute bonne foi que le rapporteur britannique conseille l'assimilation d'une population de langue française, inculte au point de n'avoir en propre rien de ces *humanités* que sont, pour les Anglo-Saxons, l'histoire et la littérature. Rien qui ressemble à une culture, à une identité, dirions-nous aujourd'hui. Et voilà qui déclenche chez Garneau le projet de construire une Histoire du Canada *depuis les origines*. À crise d'identité, réaction toujours la même. Sitôt que menacée, l'identité tend à se redonner une cohérence en s'inventant une naissance vraisemblable, mieux : enviable ; mieux encore : grandiose. Individu ou société, j'ai horreur du vide ; et s'il est une chose impensable c'est de me reconnaître suspendu à nulle Cause, et le fruit du hasard. L'origine, il faut à tout prix la faire exister, en tout cas l'affirmer, en lui donnant contenu et forme. Ce sera par exemple, chez Garneau, l'utopie scientifique, qui rattache l'implantation des Français en terre d'Amérique au vaste projet européen de conquête de la nature et du monde. Et voilà justifiée, par le recours à une cause noble, l'existence du million d'incultes mais inébranlables

usagers de la langue française qui pour lors peuplent le Bas-Canada. C'est encore une utopie, religieuse cette fois, qui fournit aux abbés Casgrain, Ferland, Faillon et Groulx l'élément de cohérence d'une version nouvelle de notre destin, la France, fille aînée de l'Église, n'ayant pas pu ne pas concevoir le projet de donner au Nouveau Monde, avant tout autre chose, les prémices de la Foi.

On aura compris qu'une utopie, au sens entendu ici, est une illusion. Illusion qui peut permettre à une collectivité de survivre, sinon de vivre. Et *survivance* est en effet le maître mot utilisé par Dumont pour caractériser les tentatives les plus diverses, et des plus libérales aux plus conservatrices et réactionnaires, de définition de notre différence en tant que sous-espèce américaine. Le rêve de convertir les Indiens du Canada à la foi chrétienne fut un échec, et total, voilà qui est clair. Restait la colonie de peuplement, chrétienne celle-là. Chrétienne peut-être bien, mais le peuplement, lui, examiné à la loupe de l'histoire quantitative, fut également un échec, surtout en regard de celui des colonies anglaises, incomparablement plus choyées par leur mère patrie. Autant nous avouer que l'établissement du Saint-Laurent fut au premier chef une colonie d'exploitation, vaste entreprise commerciale axée sur la traite des fourrures et dont la plus grande part des profits seront constamment réinvestis en France, et non ici. Situation qui n'empêchera guère nos historiens, de Ferland à Groulx et au-delà, de transformer en légende dorée l'intendance de Talon. La vérité, souligne Dumont, c'est que des efforts de Talon « il restera peu de choses ». Aménagement stable du pays, et traite des fourrures qui contraignent les hommes à l'agrandissement indéfini de l'arrière-pays : ce seront les deux données permanentes, antinomiques au plan de leurs économies respectives, d'un établissement toujours menacé, au sud, par les dynamiques colonies anglaises,

et voué à s'étendre, empire illusoire, sous une couverture administrative et militaire de plus en plus mince, toujours plus à l'ouest.

Si bien que, « avec le départ de Talon, c'est la fin de l'utopie politique après celle de l'utopie religieuse ». C'est une agriculture de pure subsistance que celle de la Nouvelle-France à la veille de la Conquête. Les petites industries vont très tôt péricliter, faute de capitaux tout autant que d'entreprises secondaires et de main-d'œuvre spécialisée. « De sorte que l'origine (c'est Dumont qui souligne) apparaît moins comme un commencement que comme un avortement. » Il n'y a certes plus là matière à légende prometteuse de lendemains dorés. Ces propos sont d'une rare gravité ; et rien, dans cet exposé de près de quatre cents pages, ne permet de les atténuer — bien au contraire. L'on croit plutôt comprendre que la rupture était consommée dès avant la Conquête. Bilan de fin de Régime : « Une rupture, donc. Davantage : un échec. » Et l'on s'explique mieux, après cela, que nos historiens, puis nos hommes politiques et enfin nos premiers romanciers, dans le dessein de nous donner une raison d'être *ce que nous sommes*, aient pu faire flèche de tout bois, et bois de toute idéologie, celle-ci fût-elle la plus naïve des utopies, le plus éthéré des mythes.

À l'Origine, il y aurait donc une blessure, plutôt que la présence tutélaire d'une métropole attentive et nourricière. Un sentiment d'abandon et de rejet, plutôt que la fierté d'être l'enfant du désir, et le fruit de quelque grand projet. Et qui sait lire les données brutes de l'histoire quantitative peut affirmer qu'après la Conquête « on assiste à la *formation* d'une société traditionnelle plutôt qu'à sa survie ». Le long de la vallée du Saint-Laurent, c'est enfin le commencement de quelque chose ressemblant à une naissance, et qui n'est en rien un héritage de l'ancienne mère patrie.

Ce fut un curieux mode de découpage du sol que celui de la Nouvelle-France, chaque concession ayant front sur le Fleuve et s'étirant en longues bandes perpendiculaires au chemin d'eau. Or « la terre ne pouvant se subdiviser à l'infini, la migration s'impose », surtout chez une population désormais recentrée sur un réflexe de survie, qui tend à exploser, émigre — ce nouveau-né est tout le contraire d'un peuple sédentaire — mais risque de se trouver partout confrontée à une colonisation britannique concurrente. Car voici le second élément de la nouvelle donne résultant de la Conquête. « Désormais s'impose la présence de l'autre. » C'est la phrase tout entière qu'il faudrait souligner, point d'ancrage majeur de la réflexion menée par Dumont sur l'origine et le développement du caractère distinct de notre société.

C'est en effet une double expérience originelle — sentiment de rejet, confrontation avec l'autre — qui aura fait surgir ce trait inaliénable de la spécificité québécoise : Qui sommes-nous ? Question en bonne et due forme, ou exclamation : comme on voudra. Ce que me suggère, à moi, la patiente mise en situation de cette prise de conscience par Fernand Dumont, c'est plutôt la forme émerveillée : Qui sommes-nous donc ! Plutôt la forme abrupte : Qui suis-je donc ! d'une interrogation vouée à demeurer sans réponse, sinon sans échos. Je l'entends chez un Nelligan par exemple, comme chez un Baudelaire. Éternelle question de ce curieux vivant, dont le trait le plus spécifique, disait le vieil Aristote, est de pouvoir rire, et d'en avoir constamment envie, de pouvoir s'étonner, et recommencer à s'étonner d'être précisément cela : vivant.

Remettons-nous dans la peau d'un Étienne Parent, d'un Denis-Benjamin Viger, d'un Louis-Joseph Papineau, grâce aux textes recueillis, soigneusement rapprochés, comparés, reliés entre eux et relus par Dumont. Ces

hommes courageux ont d'abord à surmonter plusieurs ordres de contradiction. Force leur était de reconnaître, par exemple, que la rupture de 1760 n'avait pas eu que des conséquences négatives sur le sort des populations conquises, qui devaient graduellement parvenir à la jouissance de libertés inconnues sous l'ancien Régime. Il leur arrive même de décrier celui-ci, tant ils disent s'enchanter de leur statut de sujets britanniques. Reste que le « discours de l'autre », c'est tantôt celui de l'assimilation, tantôt la solution moins radicale de la « réserve » française. Quant au « discours sur soi », ce sera invariablement celui de la survivance, solution passive et qui adoptera les formes les plus variées. Tous croient en effet devoir démontrer à l'autre que les Canadiens ne sont plus des Français comme ceux de France, autrement dit plus du tout des Français. Mais alors, que sont-ils donc ! « La réponse, observe Dumont, ne sera *jamais* parfaitement claire. » C'est moi qui souligne, la réponse, aujourd'hui, ayant perdu presque toute possibilité de recours à l'illusion. Du reste, sur les illusions de nos courageux ancêtres n'a jamais cessé de planer la crainte, davantage : la quasi-certitude de la disparition à terme de la spécificité franco-canadienne.

« Le pays est redevenu problématique », écrivait Dumont au seuil de ce qui est peut-être son *opus magnum*. Redevenu ? Il l'a toujours été. L'ouvrage paraît au moment même où l'électorat québécois, jouant massivement de son *swing vote* et déstabilisant une machine politique pourtant rodée, a tenté une fois de plus de faire tourner celle-ci à son avantage. Réflexe de désespoir, diront certains. Mais c'est aussi le moment où commencent à se faire entendre des voix québécoises qui réclament enfin un contenu à l'éternel projet de souveraineté. Ce sont là les signes d'une exceptionnelle vitalité. Problématique, la société québécoise ? Elle est en tout cas

vivante, et c'est peut-être là dire la même chose. La question de l'identité : celle de son *contenu* est enfin à l'ordre du jour. Elle n'est pas vidée, bien au contraire : elle se trouve soudain réanimée. Voyez comme elle se remet à bouger, la question de l'identité ! Et c'est à elle que finalement nous ramène l'immense effort de réflexion de Fernand Dumont.

Car l'ouvrage provoque autant d'interrogations qu'il ouvre de perspectives nouvelles sur l'origine, le développement et — du moins pour le lecteur que je suis — sur l'état présent de notre personnalité propre. C'est là encore la marque d'un bon livre : il relance sans relâche la réflexion. Si, en effet, depuis cette *Genèse* largement axée sur des états de société antérieurs à la Confédération, je reprends contact avec le jour d'aujourd'hui, je ne puis pas ne pas m'interroger, par exemple, sur l'état de la langue parlée et écrite des Québécois, celle qui se lit sur les affiches de nos commerces et que protègent les lois linguistiques, celle de nos livres, de nos journaux, de notre théâtre, de nos téléromans — pas du tout surveillée celle-là, et dont les points de repère, depuis les années fastes de la Révolution tranquille, semblent n'être plus assurés par un projet cohérent d'éducation et d'acculturation des plus jeunes. La-langue-l'éducation-et-la-culture, leur défense et illustration à tout prix : voilà sur quoi toutes les formations politiques, la Rouge, la Bleue et la Fleurdelisée, tombent d'accord. Mais justement. Qu'en est-il de cette langue, aujourd'hui ? De cette culture, maintenant ? Et de cette éducation ! Du moins si ces mots doivent fournir autre chose que des slogans, toujours les mêmes, aux ministres en poste, aux critiques de l'Opposition et aux antennes syndicales de celle-ci. Voilà matière à supplément, à très long supplément à la synthèse si prégnante de Fernand Dumont. Car c'est là un livre plein de livres. Il est lui-même une origine.